

Anthropologie

Le premier homme et son temps

Pascal Picq et Alain Mounier.
Éditions Mango, 1997.

La quête des origines humaines, la curiosité de savoir d'où vient l'homme, pour essayer, peut-être, de savoir où il va, remontent sans doute à l'aube des civilisations : les hommes préhistoriques offraient à leurs morts une sépulture et pratiquaient un rituel funéraire impliquant une croyance en un au-delà, en une vie qui se prolongerait après la mort. Lorsque, après avoir probablement redouté et vénéré des puissances telluriques, les hommes ont pensé à façonner dans l'argile des divinités qui leur ressemblaient, l'idée s'est vite imposée d'une création de l'homme lui-même, modelé par les dieux à partir de la même argile avant de recevoir le souffle de la vie. L'homme recréait ainsi l'histoire de ses origines.

Aujourd'hui, toutefois, l'aventure d'Adam n'a plus la cote auprès des scientifiques, de même que les autres histoires qui parsèment les grands mythes fondateurs des religions. La théorie de l'évolution est passé par là, remplaçant les contes de jadis par la recherche des ancêtres disparus. Le grand public aussi ne s'y est pas trompé : il suit toujours avec un vif intérêt les derniers rebondissements de la saga humaine. Les premiers chapitres de la genèse remuent toujours un sentiment obscur, que l'on peut comparer à l'étrange attirance-répulsion pour les monstres et les dragons, qui favorise en partie le succès des histoires de dinosaures.

Le virus de la connaissance du passé peut toucher les grands ou les petits ; ce sont ces derniers qui sont surtout visés par *Le premier homme et son temps*. Il s'agit d'un livre d'images commentées qui pourrait s'intituler «L'origine de l'homme racontée aux enfants». L'ouvrage est composé dans un style décontracté, non dépourvu d'humour. À partir d'une vision du paradis terrestre, on glisse à la découverte d'un crâne d'hominidé en Tanzanie par Mary et Louis Leakey, «La première bombe d'Olduvai éclate». Cette trouvaille allait lancer la recherche des origines humaines en Afrique de l'Est. Suivent une série de photographies ou de dessins commentés sous forme de «flashes» journalistiques : «À quoi sert un gros cerveau», «Les premiers hommes : tout un gang», «Fast food : vite consommé, vite digéré» ou «9 accesseurs qui démodent la concurrence».

Comme on le voit, les questions sont abordées de façon ludique et cherchent à répondre à des interrogations posées par un jeune lecteur à propos des premiers hommes : qui sont-ils ? Où les trouve-t-on ? Quels étaient leurs outils ? Comment se nourrissaient-ils ? Quel était leur mode de déplacement ? Quelle était leur sexualité ? Pour faciliter sans doute la compréhension du lecteur, les principales espèces d'hominidés sont affublées de surnoms évocateurs, tels Tête de noix, La Paluche, Belle tronche ou La Cavale. Au passage, les auteurs rendent un hommage justifié à la famille Leakey, père, mère, fils et belle-fille, pour sa contribution exceptionnelle à l'histoire de nos origines.

Pour terminer, un «jeu de l'oie» paléanthropologique propose un test des connaissances acquises et, le cas échéant, une révision de la leçon. On trouve bien, ça et là, quelques approximations hasardeuses. Les auteurs parlent, par exemple, des chercheurs américains qui se sont égarés «parmi les singes du panthéon hindou avec les Ramapithèques, Sivapithèques et autres Bodvapihèques» : les habitants de l'Inde seront surpris de découvrir qu'ils adorent une divinité nommée Bodva, tout autant que les Hongrois apprenant que leur pays se trouve dans le sous-continent indien.

Cet ouvrage, proche parfois de la bande dessinée et plaisamment illustré par de belles photographies, devrait plaire à un jeune public curieux et soucieux d'en savoir un peu plus sur ce monde mystérieux des hommes fossiles : c'est bien ; il devrait aussi lui donner le goût d'en apprendre davantage : c'est mieux.

Louis de Bonis

Histoire des sciences

Il y a 200 ans, les savants en Égypte

Ouvrage collectif publié par le Muséum national d'histoire naturelle et les éditions Nathan, 1998.

L'expédition d'Égypte de Napoléon Bonaparte avait tout pour entrer dans la légende. Que l'on imagine : une armée moderne refait le voyage des Croisés du Moyen Âge (de l'Égypte, ils iront jusqu'à Saint Jean d'Acre !), commandée par un général en chef éclairé, héritier de l'époque des Lumières. Il a

d'ailleurs été élu à l'Académie des sciences, dans la section de mécanique, et les remarques pédagogiques à son embryon de Grande Armée resteront légendaires («Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent !»). Quand il n'est pas avec son état-major, il entretient des discussions philosophiques avec des scientifiques déjà reconnus comme le mathématicien Gaspard Monge, le chimiste Claude Berthollet, le minéralogiste Dieudonné Dolomieu, ou en passe de le devenir comme le mathématicien Joseph Fourier, le physicien Étienne Malus, le naturaliste Marie Jules Savigny, le zoologiste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, le chirurgien Dominique Larrey.

Pourtant l'expédition est réellement militaire ; il y a des batailles, avec les horreurs qui y sont associées (Larrey termine de se faire la main et ne saura sauver le maréchal Jean Lannes à Essling) et la mise en œuvre d'une stratégie (voir le livre d'Henri Laurens sur l'Expédition d'Égypte, heureusement réédité). De ce point de vue, c'est un échec : la flotte est immédiatement détruite par Nelson à Aboukir, et Bonaparte a des allures de déserteur, quand il revient hâtivement en France. Le coup d'État du 18 Brumaire arrivera bien à propos pour faire taire les contestataires.

L'iconographie montrant l'expédition sera la plupart du temps extrêmement valorisante pour notre général en chef. Dans *les Pestiférés de Jaffa*, le peintre Antoine Gros met en scène un roi touchant les écrouelles, un roi tout puissant et si inspiré qu'on ne peut le voir qu'en vainqueur. Les contemporains semblent avoir réellement vécu cette image, eux qui reçoivent Bonaparte de retour d'Égypte en héros, comme le vainqueur de l'Autriche qui osa partir pour une contrée lointaine.

La présence des savants enrichit la légende. L'image d'Épinal y voit des individus désintéressés, oublieux des relations entre le monde militaire et les sciences et les arts. Pourtant ces relations deviennent cruciales : Bonaparte est le représentant d'une arme «scientifique», l'artillerie. L'École polytechnique, récemment créée, sert de vivier d'ingénieurs pour l'armée. On trouve d'ailleurs de nombreux polytechniciens en Égypte ; les plus jeunes passent leur examen de sortie à peine débarqués à Aboukir. Nombre d'entre eux s'intéressent au pays qu'ils traversent et sont de zélés compagnons pour ces «savants» recrutés par Bonaparte.

Pourquoi ces savants sont-ils présents ? Cet excellent petit livre, réalisé à propos de l'exposition qui se tient actuellement au Muséum national d'histoire

naturelle, l'explique bien. Initialement Bonaparte a voulu l'expédition, parce qu'il cherchait une issue de secours, au cas où la France aurait dû céder le cap de Bonne Espérance. Les membres du Directoire étaient contents de se débarrasser de ce général passablement encombrant, alors que Talleyrand qui, à son habitude, flaire le bon cheval, le favorise en tant que ministre des Affaires étrangères. La mission est en fait bien vague «couper l'isthme de Suez et assurer la libre et exclusive possession de la mer Rouge».

La commission des sciences et des arts de l'armée d'Orient est la suite logique des voyages du siècle des Lumières, mais on peut également y voir une volonté d'appropriation d'un pays à conquérir ; les montgolfières furent amenées pour impressionner les Cairetes, et Berthollet réalise des expériences de chimie pour montrer la puissance des connaissances de l'envahisseur (le tout, en fait, en pure perte). L'Institut d'Égypte, fondé en août 1798, associe d'ailleurs les savants aux militaires (on y rencontre des officiers du génie, mais également des généraux «classiques» comme Jean-Baptiste Kléber et Louis Desaix). Dans les comptes rendus de cet Institut, si on trouve une explication scientifique du mirage par Monge, on apprend aussi de multiples recettes éminemment pratiques prouvant que ces savants sont au service de l'armée. Citons la construction de moulins, l'amélioration de la cuisson du pain, la fabrication de la bière sans houblon, la clarification de l'eau du Nil, la production de poudre, la taille de nouveaux uniformes...

Cette commission des sciences et des arts est séduisante, parce qu'elle a su aller au-delà de son but affiché. Fascinés par l'Égypte, emportés par leur fougue, les savants se livrent tout d'un coup, en parallèle ou à la place de leurs travaux premiers, à une enquête approfondie dont le désintéressement fait le charme. Cette enquête est géographique, archéologique, ethnologique, culturelle, naturaliste... Elle débouchera sur cette merveille qu'est la *Description de l'Égypte*, dont l'impression s'échelonna entre 1809 et 1828, et sur le décryptage des hiéroglyphes par Jean-François Champollion (qu'aurait-il fait sans la pierre de Rosette ?), sur le perçage du canal de Suez (qu'aurait fait Lesseps sans ces nouvelles cartes ?) et sur la passion des Français pour l'Égypte.

Alors, oublions les batailles, savourons – en toute connaissance de cause – les anecdotes qui nous font revivre ces savants au labeur dans des conditions épouvantables. Penchons-nous avec plaisir sur la source de l'égyptomanie qui renaît périodiquement dans notre pays.

Hervé LE GUYADER



Jean-Loup Charnet

Le 23 août 1798, au Caire, Bonaparte fonde l'Institut d'Égypte, sur le modèle de l'Institut de France. Sur cette représentation, il est accueilli par Gaspard Monge, à une session.

Épistémologie

Une même éthique pour tous ?

H. Atlan, C.J. Cela-Condé, M. Delmas-Marty, O. de Dinechin, S. Dubet, A. Fagot-Largeault, L. Ferry, F. Héritier, J. Mehler, A. Mérad, F. Ramus et L. Sève. Éditions Odile Jacob, 1997.

La dernière publication du Comité consultatif national d'éthique pose une question à laquelle ne peut échapper celui qui est en quête de normes, et, plus encore, de normes susceptibles de transcender les règles et les pratiques reçues, ou, à tout le moins, conçues comme telles : l'éthique peut-elle être la même pour tous ? L'enjeu est d'importance, dès lors que l'éthique se veut non seulement au-dessus des lois, mais aussi valable en tous temps et en tous lieux. Car c'est ainsi qu'elle se présente.

Pourtant, il est facile, avec Montaigne, d'observer qu'«ici, on vit de chair humaine ; que là c'est office de piété de tuer son père en certain âge ; ailleurs les pères ordonnent des enfants encore au ventre des mères ceux qu'ils veulent être nourris et conservés, et ceux qu'ils veulent être abandonnés et tués» (ainsi que le relève Anne Fagot-Largeault dans la première des études

qui composent l'ouvrage, «Les problèmes du relativisme moral»).

Si l'éthique aime (avec raison) se démarquer du droit, le juriste que je suis ne peut manquer de noter que le droit recèle la même interrogation. Vivre de chair humaine et tuer son vieux père, est-ce affaire d'éthique ? De droit ? Ou de mœurs ? Dans le recueil que publie le Comité d'éthique, Mireille Delmas-Marty pose d'ailleurs la question : «Le droit est-il universalisable ?» Elle avance une réponse positive, dont elle entrevoit la raison d'être dans l'émergence de normes, même peu nombreuses, auxquelles adhèreraient les nations.

Est-ce bien certain ? Les grands textes juridiques internationaux ou ayant une telle prétention réalisent souvent un consensus sur des mots qui masquent les divergences de fond. Dans la Déclaration universelle des droits de l'homme, le terme de propriété était de ceux-là : Washington et Moscou l'interprétaient très différemment. Et que penser, pour choisir un exemple qui intéresse la science, de la «dignité» humaine dont fait état la récente Déclaration universelle sur le génome humain et les droits de l'homme ?

On n'oubliera pas non plus qu'aujourd'hui, où les valeurs sont en débat, certaines d'entre elles ne sont pas plus universelles que l'éthique, rêvée, «pour tous lieux et tous temps» : les valeurs religieuses, souvent, les valeurs coraniques certainement, puisque le Coran, incréé, est la parole divine «pour tous lieux et tous temps». La «visée huma-